

Algérie coloniale et intertextualité dans le roman de Yasmina Khadra

Leila MOUSSEDEK

Université Abdelhamid Ibn Badis de Mostaganem. Algérie

Résumé : Ce que le jour doit à la nuit est un espace narratif où dialoguent plusieurs et différents intertextes témoignant d'un choix délibéré de la part de l'écrivain Yasmina Khadra. Notre étude consiste à l'identification de l'intertexte historique et idéologique lié à la représentation de l'Algérie coloniale dans cette architecture romanesque afin de le décrire, de l'expliquer, de cerner sa fonctionnalité, sa dimension et sa particularité. Nous supposons qu'il se revêt de plusieurs aspects qui nécessitent de l'interprétation car il contribue à l'écriture de l'Histoire de l'Algérie de l'entre-deux-guerres.

Mots-clés : Algérie - Intertextualité - Dialogisme - Histoire - Idéologie - Colonisation - représentation.

Abstract : What the day owes to the night is a narrative space where dialogues several and different intertexts testifying of a deliberate choice on the part of the writer Yasmina Khadra. Our study consists in identifying the historical and ideological intertext related to the representation of colonial Algeria in this novelistic architecture in order to describe it, to explain it, to define its functionality, its dimension and its particularity. We assume that it takes on several aspects that require interpretation because it contributes to the writing of the history of Algeria between the wars.

Keywords : Algeria - Intertextuality - Dialogism - History - Ideology - Colonization - representation.

Ce que le jour doit à la nuit de Yasmina Khadra est un tissu narratif qui raconte l'Algérie coloniale avec ses aspects paradoxaux. Il se présente comme un espace où s'entrecroisent plusieurs procédés d'écriture adoptés par le romancier afin de représenter l'Algérie de l'entre-deux-guerres, de réécrire et d'interpréter son Histoire. Notre réflexion se propose de travailler et de réfléchir sur les mécanismes de l'intertexte et du dialogisme soutenant l'écriture de l'Histoire de l'Algérie coloniale. Les propos de notre article consistent à l'analyse des différentes manifestations et pratiques intertextuelles basée sur le recours à l'Historique et à l'idéologique afin de mettre en jeu les modalités de cette poétique du fragmentaire, sa signification, les conditions de sa lecture, sa conception et sa nature profonde. Plusieurs interrogations s'imposent : quels sont les différents jeux intertextuels et dialogiques liés à l'historique et à l'idéologique disposant des renvois et des interférences dans cet édifice narratif ? Quels sont les mécanismes et les caractéristiques de l'intertextualité historique et idéologique introduits dans cette structure narrative ? Le recours à cet intertexte traduit-il une stratégie d'écriture ? Permet-il de dire la position de l'auteur et de refléter son idéologie ?

L'approche intertextuelle adoptée ici nous renvoie au dialogisme de Bakhtine définissant le texte comme « *un croisement de surfaces textuelles, un dialogue de plusieurs écritures : de l'écrivain, du destinataire (ou du personnage) du contexte actuel ou antérieur* » (Achour& Rezzoug : 1995, 280) pour le situer dans l'histoire et dans la société. Nous nous basons aussi sur la réflexion de Philippe Sollers disant : « *tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur.* » (Le Calvez& Canova- Green, 1997, p10)

L'intertexte avec l'Histoire : cette architecture romanesque puise de manière abondante dans des plongées intertextuelles historiques car plusieurs personnages (algériens et étrangers), espaces, évènements et mouvements référentiels sont évoqués implicitement ou explicitement :

Les personnages et les espaces référentiels : de nombreuses personnalités sont rappelées afin de dire l'Histoire et la gloire de l'Algérie dont on visait la suppression du passé et de l'identité. Le renvoi à Lalla Fatma Nsoumer est important pour renier la prétention colonialiste ignorant le combat des algériens et leur volonté de ce libérer du système colonial. : « *Tu vois cette dame, sur la photo ?... Un général l'avait surnommée Jeanne d'Arch. C'était une sorte de douairière, aussi autoritaire que fortunée. Elle s'appelait Lalla Fatna, et avait des terres aussi vastes qu'un pays.* » p98

La figure emblématique de Messali Hadj est aussi représentée : Il s'agissait d'un invité de marque, charismatique, devant lequel mon oncle était en admiration...Ce ne fut que beaucoup plus tard, en parcourant un magazine politique que je pus mettre un nom sur son visage : Messali Hadj, figure de proue du nationalisme algérien. (p 134)

Les noms de plusieurs politiciens, de martyrs et d'espaces constituant des symboles de la révolution algérienne sont cités: Je me mis à retenir des noms jusque- là inconnus et qui résonnaient dans la bouche des miens comme l'appel du muezzin : Ben M'hidi, Zabana,

Boudiaf, Abane Ramdane, Hamou Boutlilis, la Soumma, L'Ouarsenis, Djebel Llouh, Ali la Pointe, noms de héros et noms des lieux indissociables d'une adhésion populaire que j'étais à mille lieues d'imaginer aussi concrète, aussi déterminée. (p349)

Des dirigeants de la seconde guerre mondiale sont évoqués et plus précisément celui du général Charles de Gaulle rappelé de manière satirique et humoristique afin de dire l'opposition des algériens à sa politique : Les noms de Staline, de Roosevelt et de Churchill sonnaient comme le clairon des charges finales ; certains plaisantins, qui déploraient la silhouette filiforme de de Gaulle, promettaient de lui envoyer le meilleurs couscous du pays afin qu'il ait l'embonpoint sans lequel son charisme manquerait de crédibilité aux yeux des Algériens qui ne pouvaient dissocier l'autorité d'une bedaine imposante. (p228)

Les espaces et les lieux réels prolifèrent dans ce roman et demeurent importants car la narration ne peut se développer et avancer sans eux. Plusieurs villes sont citées par le narrateur où le colonisateur a réalisé les actes les plus terribles afin de massacrer la révolution des algériens : Tout près de Rio Salado, à Aïn Témouchent, les marches pour l'indépendance de L'Algérie furent réprimées par la police. A Mostaganem, les émeutes s'étendirent aux douars limitrophes. Mais l'horreur atteignit son paroxysme dans les Aurès et dans le nord-Constantinois où des milliers de musulmans furent massacrés par les services d'ordre renforcés par des colons reconvertis en miliciens. (p230)

Le 8 mai 1945 est rappelé à travers les trois villes qui sont nommées et dans lesquelles ont eu des massacres générant 45000 victimes : « La station arabe TSF racontait la répression sanglante qui frappait les musulmans de Guelma, Kherrata et Sétif, les charniers où pourrissaient des dépouilles par milliers, la chasse à L'Arabe à travers les champs et les vergers. » p230

La ville d'Oran est évoquée pour renvoyer à la tragédie du 5 juillet 1962 où des pieds-noirs et des harkis ont été torturés et massacrés le jour même de la proclamation officielle de l'indépendance de l'Algérie. Oran est représentée angoissée et terrifiée afin de dire l'ampleur des évènements : « Oran retenait son souffle en ce printemps 1962. » p450

- **Les évènements historiques** : Y. Khadra semble sonder « le matériau océanique de la mémoire » (Bergounioux, 2007, p57) car son roman grouille de moments et d'évènements historiques ; plusieurs sont liés à l'Histoire de la France pour dire sa défaite et le début du déclin du mythe de l'empire colonial comme la bataille de Dunkerque, la bataille de Mers El- Kébir et le débarquement des américains à Oran. D'autres sont convoqués afin de dire ce que la terre algérienne a subi et a vécu :

- La fuite des juifs : terrorisés par le sort tragique des milliers de juifs, déportés et brûlés par les nazis, ceux de l'Algérie préfèrent s'enfuir vers d'autres contrées : « Les familles juives, parties se réfugier sous d'autres cieux suite aux déportations massives qui avaient ciblé leur communauté en France, commençaient à rentrer au bercail. » p228

- Les évènements dramatiques du 8 mai 1945 : ils marquent une fracture entre les algériens et les français et traduisent une prise de conscience de la part des « indigènes » de l'illusion de la France civilisatrice qui s'est démasquée en réalisant les actes les plus monstrueux dans plusieurs villes algériennes. L'auteur le décrit en choisissant des comparants dévalorisant afin de souligner son aberration : « Et arriva le 8 mai 1945. Alors que la planète fêtait la fin du Cauchemar, en Algérie un autre cauchemar se déclara, aussi foudroyant qu'une pandémie,

aussi monstrueux que L'Apocalypse. Les liesses populaires virèrent à la tragédie. » pp 229-230

- Les manifestations de décembre 1960 : le discours choquant du général de Gaulle en décembre 1960 a poussé la population algérienne à se révolter contre la nouvelle politique française visant l'intégration. L'auteur décrit l'allée joyeuse des algériens à Ain Témouchent et leur retour plein de déception et d'amertume car l'espoir de l'indépendance a été condamné : Les voitures rentrèrent d'Aïn Témouchent. Elles étaient parties en fanfare, le matin, en pétaradant et en klaxonnant, le drapeau tricolore battant. Elles revenaient du meeting comme d'une chapelle ardente, dans un mutisme de cortège funèbre, les étendards en berne, le profil bas. (...) Tous les visages portaient le deuil d'un espoir depuis longtemps condamné et qu'on avait essayé d'encenser avec des volutes de fumée. **L'Algérie sera algérienne.** (p450)

- Le déclenchement de la guerre de libération : le 1^{er} novembre 1954 est une date décisive et tranchante et pour les algériens et pour les français car le déclenchement de la guerre de libération a marqué un choc historique dans l'esprit du colonisateur : Une poignée de révolutionnaires avait décidé de passer à l'action, de secouer un peuple groggy pas plus d'un siècle de colonisation, sévèrement éprouvé par les différentes insurrections déclenchées par des tribus esseulées à travers les générations et que l'armée coloniale, omnipotente et mythique, réduisait invariablement au silence au bout de quelques batailles rangées, de quelques expéditions punitives, de quelques années d'usure. (pp366- 367) Ce qui se déclara cette nuit-là, un peu partout dans le Nord algérien, à minuit pile, à la première minute du 1^{er} novembre, ne serait-il qu'un feu de paille, une flammèche fugace dans le souffle laminé des sempiternels ras-le-bol des populations autochtones disloquées, incapables de se mobiliser autour d'un projet commun ?... (p367)

- Les discours du général de Gaulle : deux discours importants sont évoqués; le premier est celui du 4 juin 1958 considéré comme ambigu car il contenait la fameuse phrase-clé « je vous ai compris » qui était adressée à plusieurs destinataires : le FLN et les algériens, l'armée française et les pieds-noirs : Finalement, il a compris que dalle à notre malheur, ce foutu général dit-il en faisant allusion au fameux « Je vous ai compris » lancé par de Gaulle aux Algérois le 4 juin 1958 et qui avait enthousiasmé les foules et accordé un sursis aux illusions. (p484)

Le second est celui du 9 décembre 1960 prononcé en insistant sur une Algérie française et sur une politique intégrationniste : « Une semaine après, le 9 décembre 1960, Rio Salado en entier se rendit à Aïn Témouchent, une ville voisine où le général tenait un meeting que le curé avait baptisé la « messe de la dernière prière » p448

- Le 19 mars 1962 : c'est une victoire dans l'Histoire de l'Algérie coloniale car elle met fin à 7 ans de révolution en Algérie. A travers un champ lexical tissant le thème de la guerre, l'auteur renvoie aux multiples conflits et massacres qui se sont prolongés entre l'OAS et le FLN et dont les victimes sont les pieds-noirs et les harkis : « Le cessez-le-feu du 19 mars 1962 mit le feu aux poudres des ultimes poches de résistance. Les couteaux croisaient le fer avec les mitraillettes ; les grenades relayaient les bombes ; les balles perdues engendraient des carnages. » p454

- L'indépendance de l'Algérie : elle est décrite amèrement en se basant sur un choix lexical très subjectif exprimant une tragédie : L'Algérie algérienne naissait au forceps dans **une crue**

de larmes et de sang ; L'Algérie française rendait l'âme dans **de torrentielles saignées** ; Et toutes les deux, **laminés** par sept ans **de guerre et d'horreur**, bien qu'au bout du rouleau, trouvaient encore la force de **s'entredéchirer** comme jamais. (p451)

Il décrit aussi l'état poignant et chagrinant des colons attachés à l'Algérie et refusant de la quitter : De rares Européens rasaient les murs, incapables de quitter leurs terres, leurs cimetières, leurs maisons, le café où se faisaient ou se défaisaient leurs amitiés, leurs alliances, leurs projets, enfin leurs bout de patrie où reposait l'essentiel de leur raison d'être. (p 460)

L'emblème de l'état Algérien est présenté par le héros qui raconte le jour de l'indépendance : « Des drapeaux vert et blanc frappés d'un croissant et d'une étoile rouge sang confirmaient la naissance d'une nouvelle république, d'une Algérie rendue aux siens. »p460

Le 5 juillet 1962 se veut un jour de renaissance de l'Algérie souffrante pendant plus d'un siècle de la colonisation et de l'injustice : « Demain, le 5 juillet, L'Algérie aurait une carte d'identité, un emblème et un hymne nationaux, et des milliers de repères à réinventer. »p465

- Le départ des pieds-noirs : cette communauté de français algériens était dans l'obligation de quitter l'Algérie au lendemain de l'indépendance car fini « *le temps de l'inconscience* » (Stora, 1996, 96). Il est évoqué par l'un des personnages dont le discours déçu témoigne d'une ségrégation entre Algériens et Européens qui a déchiré l'Algérie diverse et multiple : « C'est très connu Le Palmier. C'est un peu le mess des pieds-noirs, tu te rends compte ? On ne nous appelle que les pieds-noirs maintenant ; Comme si nous avions marché toute notre vie dans du cambouis... » p474

L'infliction de cette communauté est décrite par Stora et Jenni en affirmant : « Dans la douleur de l'arrachement à leur terre natale, une majorité de pieds-noirs, en quittant massivement l'Algérie en 1962, (...) ont porté le souvenir d'une sorte d'Eldorado ou d'Atlantide engloutie. » (2016, p146)

- **Les mouvements politiques et idéologiques** : deux mouvements importants dans l'Histoire de l'Algérie colonisée sont présents dans cette narration à savoir le FLN et l'OAS. Le FLN est évoqué à maintes reprises dans le récit ; dans un premier temps par le héros qui le présente comme un mouvement bien organisé et déterminé pour la lutte pour l'indépendance de l'Algérie : Trois initiales recouvraient les graffitis le mur : FLN. Front de libération nationale. Tout un programme. Avec ses lois, ses directives, ses appels à soulèvement général. Ses couvre-feux. Ses interdictions. Ses tribunaux. Ses sections administratives. Ses réseaux inextricables, labyrinthiques, efficaces. Son armée. Sa radio clandestine qui s'insurgeait tous les jours dans les maisons aux volets clos... (p368)

Dans un second temps par le narrateur qui le rappelle dans son appellation en Arabe, répandue entre les membres du mouvement et la population algérienne : « - C'est El -Jabha, le Front, qui m'envoie. Tu va baisser le rideau. Il ne t'arrivera rien si tu fais ce que je t'ordonne. »p417 Afin de dire la position importante que le FLN a pu avoir dans les rangs de la population algérienne, l'auteur emploie des termes traduisant la puissance et la révolution : « Le lendemain, sur la façade d'une cave viticole, **une main triomphante** traça, à la peinture **rouge, un immense FLN** » p450

Les deux sont encore convoqués pour dire L'Algérie basculée dans le conflit meurtrier entre « l'Algérie algérienne » et « L'Algérie française » : Les graffitis sur les murs évoquaient des

épitaphes. Au milieu des « Votez oui », des FLN, des « Vive l'Algérie française », s'étalèrent sans crier gare, les trois initiales de L'Apocalypse : OAS, L'Organisation armée secrète, née de l'agonie des colonies, du refus du fait accompli, et qui allait creuser un peu plus des pertitions, jusque dans le cœur des enfants. (pp452-453)

L'OAS est évoquée par la description de l'un de ses militants afin de dire sa barbarie et sa cruauté car les membres de cette organisation signaient les actes les plus aberrants : « Il a été le plus féroce militant de L'OAS. Impliqué dans plusieurs agissements terroristes. » p463

1- L'intertexte avec l'idéologie colonialiste : nombreux passages repérés dans cette intrigue nous renvoient à l'idéologie colonialiste française adoptée pour anéantir la personnalité algérienne et l'identité arabo-musulmane dont les principes et les valeurs ont été tant défendues par la nation algérienne pendant l'occupation impérialiste. Les différents discours des personnages pourraient renvoyer au code de l'indigénat adopté en 1875 englobant un ensemble de mesures juridiques et politiques qualifiées à l'époque de « monstres » par plusieurs juristes afin de dire l'injustice et la marginalisation dont souffraient les « indigènes ».

- **La déscolarisation des Arabes :** l'un des objectifs de la théorie colonialiste était de priver les arabes de scolarité et d'instruction afin de mieux les assujettir et les exploiter dans les champs car la majorité des algériens sombrait dans l'obscurité de l'ignorance. Privé de toute scolarisation, l'Arabe était livré à la misère et à la famine et ne pouvait penser à se soulever contre le régime français car comme le confirme Emile Combes : « *Certainement, l'instruction fera que l'indigène sera moins facile à exploiter qu'il connaîtra mieux ses droits, qu'il saura mieux se protéger contre l'arbitraire.* » (Yahiaoui, 1985, p53)

Cette vision ségrégationniste française est évoquée par le personnage de l'oncle de Jonas s'adressant au père de ce dernier pour le convaincre de lui confier son fils : Que comptes-tu en faire ? Un portefaix, un cireur, un montreur d'ânes ? Il faut regarder la réalité en face. Avec toi, il n'ira nulle part. Ce garçon a besoin de fréquenter l'école, d'apprendre à lire et à écrire, de grandir correctement. Je sais, les petits arabes ne sont pas faits pour les études, ils sont plutôt destinés aux champs et aux troupeaux. (p50)

En invoquant les champs et les fellahs, le personnage nous renvoie à la situation dramatique de ces derniers basculant entre l'ignorance et la famine pendant la colonisation car comme l'affirme Mohammed Kessous en 1935 « Tout le monde est d'accord pour reconnaître que le fellah est demeuré ignorant, malgré la civilisation française, et que sa misère s'est faite particulièrement dramatique ces derniers temps. » (Le Cour Grandmaison, 2011, p186). Et tel qu'il le confirme Abel (le gouverneur général) parlant du monde agricole indigène : « Les indigènes ont vu le spectre de la famine. » (Yahiaoui, Op Cit, p 48.)

- **Le racisme et l'infériorité de l'Arabe :** le regard raciste et inférieur pour l'Arabe est souligné dans le discours d'un personnage féminin dont le héros est amoureux ignorant toute différence ou origine, mais il est surpris en entendant les propos de sa bien aimée découvrant qu'il était Arabe : « - Ah oui ?...Ton nom est Younes, n'est-ce pas ? You-nes ? ... Alors pourquoi tu te fais appeler Jonas ? » p160 « - Nous ne sommes pas du même monde,

monsieur Younes. Et le bleu de tes yeux ne suffit pas. »p161 « - Je suis une Rucillio, as-tu oublié ?...Tu m'imagines mariée à un Arabe ?... Plutôt crever ! »p161

- L'animalisation de l'Arabe : l'Arabe est souvent représenté comme un animal dans la vision colonialiste afin de justifier l'occupation et insister sur la mission idéologique « progressiste ». Cela reflète aussi la rancune et la haine que ressent le colon envers l'algérien car ce dernier le rejette et refuse sa présence dans son pays. Ainsi l'explique Louis Bertrand : « Dès le lendemain de mon arrivée, je sentis en lui, l'ennemi, un ennemi qui n'a rien oublié, rien pardonné et qui ne désarme pas... Les indigènes n'avaient qu'un désir, qui était celui de nous rejeter dans la Méditerranée... » (Ibid, p15.)

Plusieurs passages reflètent ce « sens de l'ennemi » tant exprimé dans l'œuvre de L. Bertrand qui recommandait aux européens de « s'unir contre l'ennemi » (Ibidem, p19) : « - Les Arabes, c'est comme les poulpes ; il faut les battre pour les détendre. »p182 « - J'emploie des Arabes depuis des générations, et je sais ce que sais. C'est tous des serpents... Cette vipère a avoué. »p378

Ce regard dévalorisant et diminuant se présente aussi dans d'autres propos injurieux dans lesquels l'Arabe est réduit à un voyou ou à un fou : « Il faut frapper fort et juste. Aucun laxisme n'est toléré. Il faut que ces fous comprennent que nous ne céderons pas. Tout salopard qui tombe entre nos mains doit payer pour les autres... »p378 « - Tu es un jeune homme bien élevé, intègre et intelligent. Reste en dehors de ces histoires de voyous. Tu seras moins dépaycé. »p378

- **Les terres algériennes confisquées et appropriées** : l'installation progressive du colonat avait comme principal objectif d'accélérer le processus d'appropriation des terres et les méthodes étaient diverses pour y arriver. Le personnage narrateur de Younes décrit l'état de son père qui a passé toute la nuit entrain de se battre contre les flammes pour sauver sa terre incendiée volontairement : « Au lever du jour, mon père, continua d'asperger les volutes de fumée qu'exhalait les touffes calcinées. Il ne restait plus rien des champs et pourtant il s'entêtait à ne pas le reconnaître. Par dépit. » p18

- **Le phénomène des yaouled** : ce phénomène traduit amplement la misère dans laquelle s'enroulait « l'indigène » à l'époque coloniale car les enfants se retrouvaient dans l'obligation de travailler et d'exercer les métiers les plus avilissants afin de subvenir à vivre. La pauvreté était un fléau monstrueux et une arme idéologique dont se servait le colonisateur afin de pouvoir dominer la population algérienne : « (...), et les *yaouled*, petits cireurs reconvertis en marchand de journaux, couraient d'une place publique à un arrêt de tramway en criant *Stars and Stripes* dans une langue indéchiffrable. »p188

- **La colonisation, une mission civilisatrice** : tant justifié par la France, l'acte colonisateur de l'Algérie est souvent présenté comme civilisateur d'une population ignorante et paysanne qu'il fallait mettre sur les rails du progrès. Cette idéologie expansionniste se reflète de manière profuse dans de nombreux passages du roman car Y. Khadra semble vouloir insister sur ce point. Le personnage de Jaime Jiménez Sosa cite les différentes civilisations ayant occupé l'Algérie à travers les temps et disparues sans laisser vraiment de traces civilisationnelles : - Souvent, dit-il, quand je viens par ici administrer tout ça, je pense aux hommes qui firent de même, il y a très longtemps, et je me demande ce qu'ils voyaient

vraiment. J'essaye d'imaginer ce territoire à travers les âges et me mets à la place de ce nomade berbère, de cet aventurier phénicien, de ce prédicateur chrétien, de ce centurion romain, de ce précurseur vandale, de ce conquérant musulman. Enfin de tous ces hommes que le destin a conduits par ici et qui se sont arrêtés au sommet de cette colline, exactement où je me tiens aujourd'hui... (p380)

L'interrogation de ce personnage sur l'état de l'Algérie antique se revêt d'une dimension idéologique visant la réduire à une terre sauvage sans aucune importance ou valeur :
- Que pouvaient-ils voir d'ici, à ces différents époques ? me demanda-t-il ?...Rien...Il n'y avait rien à voir, hormis une plaine sauvage infestée de reptiles et de rats, quelques mamelons bouffés par les herbes folles, peut-être un étang aujourd'hui disparu ou un sentier improbable s'avancant sur tous les dangers... (p380)

Puis il évoque le rôle de son arrière -grand- père et les efforts fournis par ce dernier dans le travail de cette terre sauvage et sans vie. Il renvoie symboliquement à la longitudinale présence des français et des européens en Algérie : Lorsque mon arrière- grand -père a jeté son dévolu sur ce trou de cul, il était certain de mourir avant d'en tirer le moindre profit... J'ai des photos, à la maison. Il n'y avait pas une cahute à des lieues à la ronde, pas un arbre, pas une carcasse de bête que l'érosion aurait blanchie. (p381)

Ce protagoniste accentue le rôle de son aïeul et souligne implicitement la mission des colons à civiliser les algériens pour légitimer le colonialisme : Mon arrière- grand-père n'a pas pour autant poursuivi son chemin. Il a retroussé ses manches, fabriqué de ses doigts les outils dont il avait besoin et s'est mis à sarcler, à défricher, à débousser la terre à ne plus pouvoir se servir de ses mains pour couper une tranche de pain... (p381)

La théorie colonialiste se présente clairement dans ce discours qui glorifie hyperboliquement le travail « extraordinaire » des français pour améliorer la situation des terres algériennes qui étaient selon eux mortes et infertile : C'était la galère le jour, et le bain le soir, et l'enfer toutes les saisons. Et les miens n'ont pas baissé les bras ; pas une fois, pas un instant. Certains crevaient d'efforts surhumains, d'autres succombaient aux maladies, et pas un n'a douté une seconde de ce qu'il était en train d'accomplir. (p381)

L'insistance du personnage sur les efforts des différentes générations de sa famille à construire l'Algérie traduit la vision colonialiste de Louis Bertrand disant que l'Algérie était un héritage latin que les français avaient récupéré : Et grâce à ma famille, Jonas, grâce à ses sacrifices et à sa foi, le territoire sauvage s'est laissé apprivoiser. De génération en génération, il s'est transformé en champs et en vergers. Tous les arbres que tu vois autour de nous racontent un chapitre de l'histoire de mes parents. Chaque orange que tu presse te livre un peu de leur sueur, chaque nectar retient encore la saveur de leur enthousiasme. (p381)

Les « bienfaits » de la colonisation sont évoqués par ce personnage afin de justifier l'occupation de l'Algérie : Ce pays nous doit tout... Nous avons tracé des routes, posé des rails de chemin de fer jusqu'aux portes du Sahara, jeté des ponts par-dessus les cours d'eau, construit des villes plus belles les unes que les autres, et des villages de rêve au détour des maquis... nous avons fait d'une désolation millénaire un pays magnifique, prospère et ambitieux, et d'un misérable caillou un fabuleux jardin d'Eden... Et vous voulez nous faire croire que nous nous sommes tués à la tâche pour des prunes ? (p282)

Ce même passage se veut un renvoi direct à un extrait de *Le sang des races* de Louis Bertrand traduisant la construction de l'Algérie : On bâtissait l'Algérie moderne. (...) trois casseurs de pierre descendaient vers le faubourg (...) ils semblaient ne pas sentir la brûlure de l'air, ni les poussières qui s'élevaient, et qui, rendues caustiques par les urines des mulets, picotaient leurs visages et enflammaient leurs paupières. (Bendjelid, 2012, p109)

Cet actant s'appuie sur un discours métaphorique exprimant l'attachement des européens à l'Algérie considérée comme une mère généreuse et reconnaissante de leurs efforts et faits : Nous 'avons pas usé nos bras et nos cœurs pour des volutes de fumée... Cette terre reconnaît les siens, et c'est *nous*, qui l'avons servie comme on sert rarement sa propre mère. Elle est généreuse parce qu'elle sait que nous l'aimons. Le raisin qu'elle nous offre, elle le boit avec nous. Tends-lui l'oreille, et tu l'entendras te dire que nous valons chaque empan de nos champs, chaque fruit dans nos arbres. (p382)

Il renie toute présence algérienne ou efforts fournis par les algériens et se dit le créateur ou le sauveur de cette terre .rappelant encore une fois l'idéologie algérianiste raciale et plus précisément L. Bertrand glorifiant l'européen en le représentant comme un bâtisseur infatigable à l'inverse de l'Arabe fixé comme un être fainéant, paresseux et dégoûtant : Nous avons trouvé une contée morte et nous lui avons insufflé une âme. C'est notre sang et notre sueur qui irriguent ses rivières. Personne monsieur Jonas, je dis bien personne, ni sur cette planète ni ailleurs, ne pourrait nous dénier le droit de continuer de le servir jusqu'à la fin des temps... Surtout ces pouilleux de fainéants qui croient, en assassinant de pauvres bougres, nous couper l'herbe sous le pied. (pp382-383)

Ces propos prennent la forme d'une menace et traduisent une volonté de pérennisation en Algérie qu'on veut s'arroger à tout prix tout en réduisant l'Algérien à travers une synecdoque à un être sale ou sans origine : « Nous ne céderons pas. L'Algérie est notre invention. Elle est ce que nous avons réussi le mieux, et nous ne laisserons aucune main impure souiller nos graines et nos récoltes. »p383

Conclusion

Prendre l'intertextualité comme un outil de production textuelle ne se révèle pas gratuit de la part de Y. Khadra car le choix des différents renvois intertextuels nationaux et internationaux, implicites et explicites constitue une toile délibérée et féconde visant enrichir cette architecture narrative et refléter à la fois son hybridité et sa complexité. Ces différentes rencontres et ces multiples croisements s'insèrent dans cette trame narrative afin de constituer des systèmes de sens qu'il faut souligner, identifier, décrire et interpréter car le roman en question « absorbe une multiplicité de textes tout en restant centré par un sens. » selon l'expression de L. Jenny (Achour, Rezzoug, Op. Cit, p 279)

La toile intertextuelle prend généralement ici une dimension historique et idéologique et la diversité des références intertextuelle traduit amplement la diversité et la multiplicité de l'Algérie coloniale. Ce phénomène intertextuel et dialogique adopté et repéré dans ce roman participe à donner à ce dernier une dimension plurielle ou pluridimensionnelle qui souligne sa profondeur et sa richesse. L'intertexte historique nous laisse dire que ce roman se présente

comme « un immense fouillis de la mémoire » (Ducas, 2009. p15.) car le nombre des événements convoqués est important et nous conduit d'une zone à l'autre en nous incitant à réfléchir et à nous interroger sur chaque point présenté par l'auteur. L'intertextualité historique exprime fréquemment un sentiment de nostalgie à l'Algérie de l'entre-deux-guerres ; une Algérie dont la particularité était la diversité raciale, culturelle et religieuse. Ainsi ce roman est « nostalgique » comme l'affirme son auteur qui semble défendre implicitement le droit des pieds-noirs à rester ou à retourner en Algérie car ils ont le droit « à ne pas être chassés de leurs souvenirs d'enfance » affirme Jean Brune (Stora, Leclère, 2014, p146.). La pratique intertextuelle semble relever d'un projet historique car on la voit comme une invitation à une réconciliation historique entre les états et les différentes communautés afin de faire taire « la guerre des mémoires » (Ibid, p 7) qui enfle entre les générations et à travers laquelle chacune réclame un droit pris ou perdu dans un passé colonial. L'intertexte idéologique se veut un dialogue avec le courant algérianiste dont le fondateur est Louis Bertrand ; cette littérature à visée impérialiste qui était au service du projet colonialiste. Il est aussi une interprétation de plusieurs points tirés du code de l'indigénat. La pratique intertextuelle demeure ainsi un processus aussi bien créatif qu'interprétatif.

Références bibliographiques

1. KHADRA Yasmina, 2008, Ce que le jour doit à la nuit, Alger, Sédia, 518p.
2. ACHOUR Christiane, REZZOUG Simone, 1995, Convergences critiques, introduction à la lecture du littéraire, Alger, OPU, 326p.
3. BERGOUNIOUX Pierre, 2007, Où est le passé. Entretien avec Michel Gribinski, Paris, L'Olivier, 92p.
4. BENDJELID Faouzia, 2012, Le roman algérien de langue française, Alger, Chihab, 196p.
5. DUCAS Sylvie, 2009, « Posture de l'écrivain en sa bibliothèque ou la confrérie littéraire de Pierre Bergounioux » in Littératures, 247, N 60, Presses Universitaires du Mirail, pp10- 27.
6. LE COUR GRANDMAISON Olivier, 2011, De l'indigénat, Anatomie d'un « monstre » juridique, Le droit colonial en Algérie et dans l'Empire français, Paris, La Découverte, 215p.
7. LE CALVEZ Eric, CANOVA-GREEN Marie-Claude, 1997, Texte(s) et Inter-texte(s), Amsterdam, Atlanta, Editions Rodopi B.V, 294p.
8. STORA Benjamin, 1996, Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1954, Alger, Enal Rahma, 127p.
9. STORA Benjamin, LECLERE Thierry, 2014, La guerre des mémoires, La France face à son passé colonial, Alger, Casbah Editions, 121p.
10. STORA Benjamin, JENNI Alexis, 2016, Les mémoires dangereuses, suivi d'une nouvelle édition de Transfert d'une mémoire, De l'Algérie coloniale à la France d'aujourd'hui, Paris, Albin Michel, 234 p.
11. YAHIAOUI Fadhila, 1985, Roman et société coloniale dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres, Alger, Enal, 171p.